

RECUEIL

DE SAINT-JUST

CARTE

CARTE

SOMMAIRE

Carte	page	2
Mot du maire	page	6
Préface.....	page	7
La Vie de saint Just	page	8
Saint-Just, terre de mégalithes.....	page	10
Histoire de Saint-Just.....	page	12
Le Vieux-Bourg.....	page	16
La nouvelle église	page	18
Les grottes	page	22
L'espace rural	page	24
L'habitat traditionnel	page	28
Les alignements de logis ou "rangées"	page	28
L'appareillage.....	page	32
Les pierres en attente	page	36
Principe de prolongement d'un alignement	page	38
Les abouts de poutre.....	page	40
Les trous de boulin	page	42
Les souches de cheminée	page	43
Les maisons sans fenêtre.....	page	44
L'impôt sur les ouvertures et ses conséquences	page	46
Le décor des ouvertures	page	48
Le chanfrein.....	page	48
Les arcs.....	page	50
L'accolade	page	52
Les grilles et barreaux de défense.....	page	54
Les jours.....	page	56

Les portes anciennes	page	57
Les portes à volet dites à husset	page	58
Les systèmes de fermeture et quincaillerie	page	60
Niches à vierge	page	62
Les marques de croyance	page	64
Les écoulements de pierre d'évier.....	page	65
Les cheminées.....	page	66
Les meubles d'attache	page	70
Les dépendances	page	74
Les portes à barrique.....	page	74
Les soues à cochons.....	page	76
Les pigeonniers.....	page	77
Les fours	page	78
Les palis.....	page	82
Les moulins à eau	page	84
Les moulins à vent	page	86
Les fontaines.....	page	88
Les lavoirs ou douë	page	89
Les puits	page	90
Les curiosités.....	page	94
Les croix.....	page	96
L'architecture noble	page	100
Lexique.....	page	104
Bibliographie	page	105
Remerciements.....	page	106

LE MOT DU MAIRE

Notre commune, bien que ne possédant pas de bâtiments exceptionnels, présente quelques éléments intéressants tels que châteaux, manoirs, moulins.

De nombreux villages, par leur situation, leur composition et l'architecture de leurs habitations, offrent au regard un attrait certain. Le petit patrimoine, regroupant lavoirs, fours à pain, fontaines, puits, etc, témoigne de la vie passée ou présente des habitants. Tout cet ensemble, situé au milieu d'un bocage accueillant parsemé de monuments mégalithiques, valorise les circuits de promenade et de randonnée.

Je remercie les bénévoles du Foyer d'Animation Rurale qui s'intéressent au patrimoine bâti et au petit patrimoine de la commune. Ils ont travaillé à l'élaboration de ce recueil en collaboration avec le Groupement Culturel Breton du Pays de Vilaine et pour ce faire, ils ont bénéficié des subventions de l'Europe (Groupement d'intérêt public), du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, du Groupement Culturel Breton du Pays de Vilaine et de la commune. Dans le cadre de l'Agenda 21 (document établissant des actions conduisant au développement durable) ils pourront, après cette édition, continuer la sensibilisation de la population, la protection et la restauration de ce bâti traditionnel. Ainsi, les habitants de Saint-Just pourront se réapproprier ce patrimoine.

Ce travail peut conduire à un développement harmonieux de ST JUST qui concilierait transmission du savoir-faire entre les générations, accueil des nouveaux habitants et hébergement des touristes tout en veillant à la pluralité environnementale de notre commune.

PRÉFACE

Le Pays de Redon et Vilaine ainsi que le Groupement Culturel Breton se sont associés pour réaliser ce numéro de la collection "petit patrimoine rural". L'idée a été favorablement accueillie par le Foyer d'Animation Rurale et la municipalité de Saint-Just.

Depuis une vingtaine d'années, grâce à l'action du père Corbe (curé de la paroisse de 1970 à 1987) qui nous a initiés à la découverte de ce patrimoine, nous avons pu répertorier de nombreux écrits et documents photographiques.

Une équipe de bénévoles du FAR a parcouru la commune à la recherche des éléments de construction de l'habitat de caractère : manoirs, puits, fours, croix..., complétant ainsi les richesses précédentes par une collection de photos et de renseignements utiles à la compréhension.

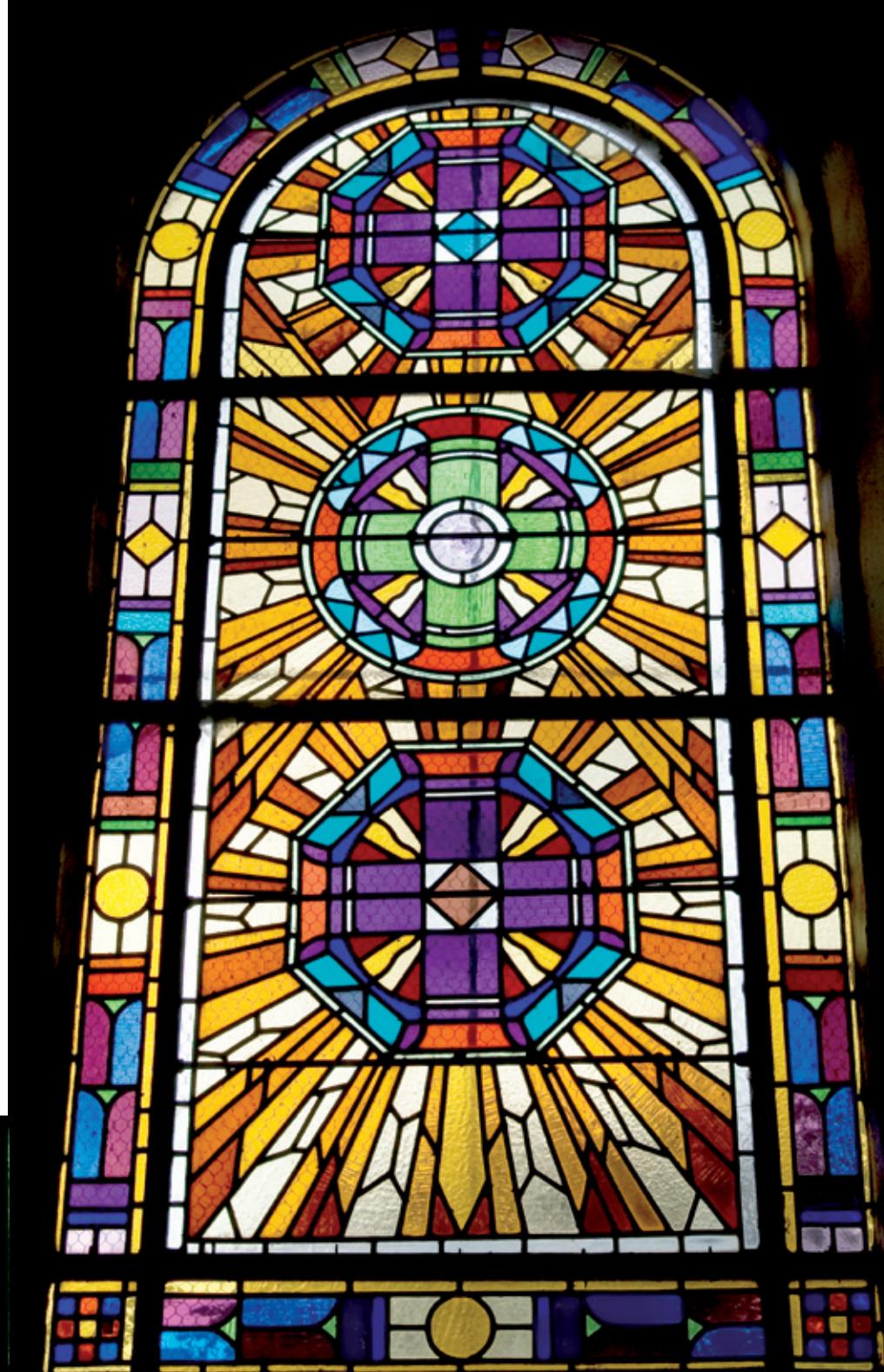
En partant du constat que ce patrimoine se dégrade rapidement, le FAR, avec le soutien de la municipalité et de quelques propriétaires sensibilisés à l'importance de la restauration, a permis d'en conserver certains éléments (puits, fours, croix...) pour le transmettre dans le meilleur état possible à nos enfants.

Cette démarche n'aurait pu se faire sans l'accueil chaleureux que nous a réservé la population de la commune à qui nous présentons nos plus vifs remerciements.

L'équipe de bénévoles

LA VIE DE SAINT-JUST

Deux saints portent le nom de saint Just, nul ne sait à qui appartiennent les reliques qui ont donné son nom à la commune. Voici leurs histoires : Au second siècle de notre ère, Sanctus Justus est à la tête des chrétiens de Rennes. A cette époque, Marc-Aurèle, l'empereur romain, engage de nombreuses persécutions contre les chrétiens. Or saint Just (Sanctus Justus) mène parfois un combat trop ouvert contre les croyances paganistes*. En 180, il est arrêté mais refuse le parjure*. Il est condamné à avoir la tête tranchée. Un second saint Just, né dans le Vivarais au IVème siècle, est évêque de Lyon vers 350. Se sentant coupable d'avoir laissé massacrer un homme qui avait recherché sa protection, il se retire dans un monastère égyptien où il finit ses jours vers 390.



SAINT-JUST, TERRE DE MÉGALITHES

Le mégalithisme débute lorsque les populations armoricaines se sédentarisent. Les premiers cultivateurs construisent des villages permanents, ce qui leur permet d'élever des monuments demandant une longue présence au même endroit..

A cette époque, les mentalités évoluent également : pour rendre hommage aux nouveaux dieux, on bâtit des alignements orientés suivant la position du soleil et de la lune au lever et au coucher.



Pour les défunts, d'énormes tombeaux de pierres sont érigés : ce sont les dolmens et les allées couvertes. Cette époque s'étend de 5000 à 3500 ans avant J.C. environ.

Les premiers dolmens de la croix St-Pierre sont constitués d'un couloir menant à une grande chambre. Par la suite les chambres se multiplient avec les dolmens transeptés (comme pour le Château-Bü). Plus tard d'autres modèles sont construits avec des dalles de même hauteur (allée couverte de Tréal, 3500 ans avant J.C.).

Pendant le Néolithique (5000-2300 ans avant J.C.) les hommes élèvent des menhirs. Ces pierres peuvent servir de repères astronomiques, le système le plus complexe étant l'alignement du Moulin qui comprend trois files.

Vers 2000 ans avant J.C., les populations de l'Âge du Bronze

modifient les alignements et le Château-Bü pour y construire des sépultures individuelles dédiées aux chefs des lieux.

Depuis cette période jusqu'au siècle dernier, le site n'a subi que très peu de changements. Mais lors du remembrement dans les années 60, le site a connu d'énormes dégradations, telles que la destruction complète d'un monument à la Croix Saint-Pierre ou le déplacement de menhirs au village du Rocher.

Suite aux récents incendies de 1976 et 1989, deux campagnes de fouilles ont eu lieu (de 1978 à 1980 et de 1990 à 1992). Le Conseil Général a ensuite acquis l'ensemble du site pour en faire un conservatoire du paysage de lande sèche tout en mettant en valeur le site mégalithique. À partir de 1991, un point d'accueil touristique a été mis en place par le FAR. Enfin, sous l'impulsion de la mairie et le soutien de la communauté de communes, l'association Nature et Mégalithes (labellisée CPIE Val de Vilaine) a été créée en juin 2003. L'une de ses missions est d'expliquer aux nombreux visiteurs toutes les richesses naturelles et archéologiques du site de Cojoux.

HISTOIRE DE SAINT-JUST

Certains lieux du territoire de Saint-Just seraient mentionnés dès l'époque carolingienne. Au XII^{ème} siècle, le cartulaire de Redon évoque la possession de terres en la paroisse d'Allerac. Une chapelle, dont les dernières traces ont disparu lors du remembrement, se trouvait près de la frairie du Châtaignier en un lieu nommé Buisson Doucet. La ruine ou la vétusté du bâtiment ont conduit à déplacer les offices religieux vers la chapelle d'un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sauveur au Vieux-bourg.

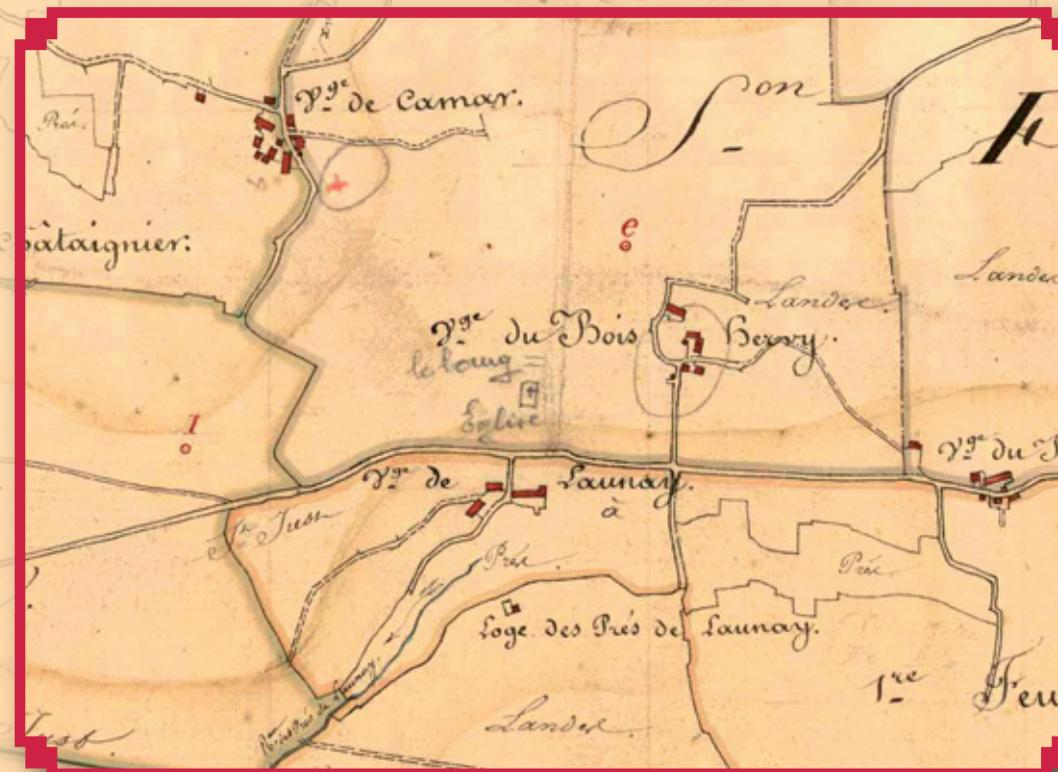
Cette chapelle avait été consacrée grâce à la présence de reliques de saint Just. L'édifice contenait trois petites chapelles, dites prohibitives*, détenues par les familles de La Rohulais, du Val et de la Rivière Colombel. Des membres de familles nobles ont été inhumés au pied des autels ; les seigneurs d'Allerac avaient une prééminence et possédaient un enfeu* dans le chœur, ceux de Renac avaient, en plus de l'enfeu*, une litre, c'est-à-dire un bandeau noir peint à l'intérieur de l'église à l'occasion de funérailles.

Au XV^{ème} siècle, Saint-Just n'existe toujours pas sous ce nom en temps que paroisse, c'est pourquoi on ne parle pas encore d'église. Cet édifice sera entièrement démoli et les matériaux serviront à la construction de la mairie actuelle.

Plusieurs seigneuries, dont certains manoirs sont encore présents sur la commune, dépendaient de la baronnie de Renac. Les droits s'exerçaient, entre autres, sur les foires, la dîme ou le chambellenage qui est une rente accordée au baron de Renac pour les mouvements constatés lorsqu'un fief change de seigneur par fait de vente ou par simple héritage.

Le déplacement de l'église paroissiale vers son lieu actuel fit connaître aux archives communales quelque infortune. Certains fonds restés dans l'ancien presbytère ont servi à allumer le feu ou à nourrir les rongeurs, d'autres gardés en mairie ont été éprouvés par l'humidité, le pourrissement ou le feu. Certains ont coulé avec le bateau qui les conduisait vers les Archives d'Ille-et-Vilaine.

Depuis janvier 1851, la grand messe n'est plus dite au Vieux Bourg mais dans la nouvelle église construite près du village de Launay, plus central.



LE VIEUX-BOURG

Au XII^{ème} siècle, Normand le Bastard fait don des moulins de Canut à une abbaye proche. Il s'agissait probablement de l'un des nombreux prieurés fondés par Saint-Sauveur de Redon. Cette pratique courante des grandes abbayes bretonnes avait pour but de christianiser le territoire tout en prenant le pas sur les évêchés.

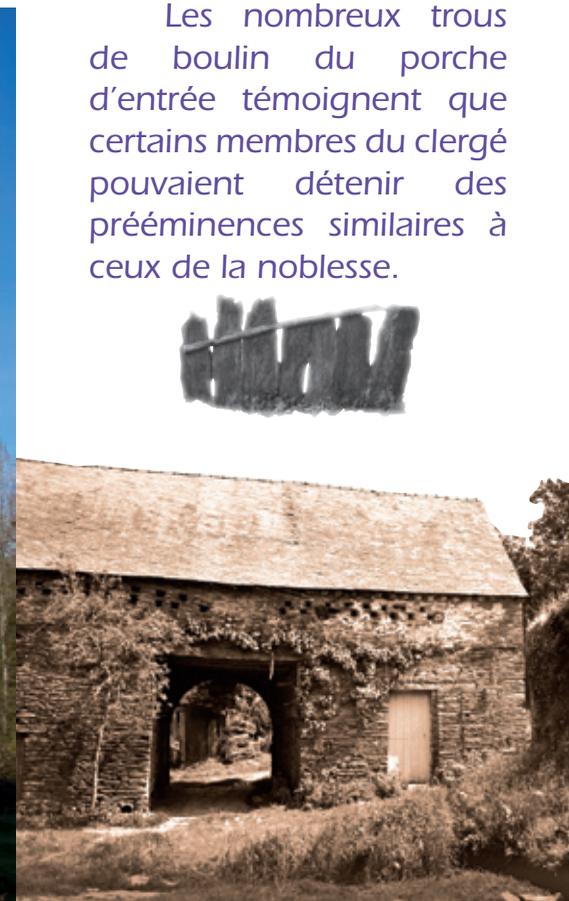
Le bourg ne s'est jamais beaucoup développé autour du presbytère. Pourtant

les édifices étaient des logis de qualité avec plusieurs pièces à feu dont des chambres au second niveau.

Bien que remaniée, cette demeure avec chambre à feu à l'étage, montre des ouvertures traitées avec soin.

Le presbytère, bâtiment du XVII^{ème} siècle, est toute la fierté de cet ancien bourg. Il prouve à lui seul combien certains étaient attachés à Saint-Just. Les ouvertures remaniées par le passé, ont fait l'objet d'une remise en l'état d'origine redonnant à cet ensemble une idée de ses splendeurs d'antan.

Les nombreux trous de boulin du porche d'entrée témoignent que certains membres du clergé pouvaient détenir des prééminences similaires à ceux de la noblesse.



LA NOUVELLE ÉGLISE



Aujourd'hui, le bourg de Saint-Just doit son emplacement à monsieur Conseil, vicaire à Saint-Just, qui passant régulièrement par le village de Launay, aimait à s'y reposer. Il affectionnait tout particulièrement prendre quelque répit sous un châtaignier au Clos-Verger. Touché par cet endroit, il décide que se trouve là, le site idéal pour édifier la nouvelle église.

Le projet prend forme mais sa mise en œuvre tarde ; l'administration royale s'éternise à donner une autorisation administrative pour manque d'argent.

En février 1848, la révolution assène un coup fatal à la Monarchie de Juillet pour laisser place à la Deuxième République.

C'est l'occasion pour la fabrique (sorte de conseil paroissial) et pour les prêtres de Saint-Just de prendre les choses en main : le projet peut être mené en toute indépendance financière.

Certains paroissiens cèdent volontiers une partie de leur terrain pour l'édification de l'église. Certains feront des dons en argent, presque tous donneront de leur temps pour réunir, transporter les matériaux (bois, pierre) et préparer les fondations.





La première pierre fut bénite le 17 juillet 1848. Elle renferme un document écrit :

"Le dix-sept juillet mil huit cent quarante huit, nous curé de Redon, vicaire général de Monsieur l'Evêque de Rennes, avons béni la première pierre de l'église paroissiale, sous le vocable de Saint Just, en présence des soussignés : Michel Pichot, curé de Redon, vicaire général, Monsieur de Gibbon, Monsieur de Chappelaine, Monsieur l'abbé Drapier, et de plusieurs prêtres."

Le 3 mai 1852, l'évêque de Rennes fait le déplacement pour procéder à la bénédiction de l'édifice.



La couverture est posée avant Noël de la même année. Mais un chantier si vite mené et peu surveillé a conduit 35 ans plus tard à une reprise générale de l'ouvrage. Celui-ci présentait quelques faiblesses au point que le vaisseau de la nef fut entièrement reconstruit.

En 1931, l'église est agrandie par l'adjonction des bas-côtés et la tour actuelle est édifiée afin de recevoir trois cloches au lieu de deux dans le clocher précédent.

LES GROTTES

Le onze février 1858, Bernadette Soubirou, une fille de quatorze ans, ramasse du bois près à la grotte de Massabielle, près du village de Lourdes. Elle voit en vision une dame vêtue d'une robe et d'un voile blancs, d'une ceinture bleue et d'une rose jaune sur chaque pied. Il s'agit de la Vierge sous la forme de l'Immaculée Conception.

Le principe divin des événements qui se produiront devant la fillette sera reconnu officiellement par l'Église le 18 janvier 1862.

Les "grottes de Lourdes", qu'il est possible de rencontrer dans de nombreux villages, sont des monuments érigés en remerciement à la Vierge. Ces copies offrent un lieu du culte marial par excellence. Elles sont souvent construites à la suite d'un événement auquel on a donné un caractère sacré : guérison, apparition...

A Saint-Just, la décision de reproduire une grotte triple a été prise en 1907 par l'abbé Huet. A la statue de la Vierge, s'adjoindront celles de Sainte Anne, sa mère, et de Saint Joseph, son époux.

En 1908, les travaux démarrent sous la responsabilité de monsieur Alfred Gerbaud de Nantes, ancien zouave pontifical et auteur de nombreux autres monuments de ce type dans l'Ouest de la France.

L'aide précieuse des paroissiens se traduit par de nombreux charrois de belions mais également de pierres mégalithiques !

Les trois statues seront mises en place le 7 janvier 1909 à l'issue des vêpres et la bénédiction du site sera effectuée par le chanoine Roux et l'abbé Sancé, curé doyen de Pipriac.

L'ESPACE RURAL

La Bretagne est traditionnellement un pays de bocage et d'habitat dispersé. Mais il est des territoires, comme le pays de Redon, où une composition ouverte de l'espace agricole a été préférée à celui du bocage. Il y a déjà plus de mille ans, la société rurale, ici, s'est structurée selon la pratique communautaire du domaine. Openfield ou champs ouverts est le nom savant pour désigner ce type d'agriculture dont le cartulaire de Redon fait état dès le IX^{ème} siècle.

Ainsi les fermes sont regroupées en hameau et la terre est divisée en bandes très fines d'une dizaine de mètres de large, parfois à peine trois. Au moment des semailles, chaque propriétaire enclot ses parcelles. Quand la récolte est finie, les clôtures sont retirées et les terres redeviennent communautaires pour former les prairies et les pâtures. Une ligne de labour plus profond sert de simple bornage.

Bien évidemment les terres nobles aux propriétés foncières plus vastes n'ont pas suivi cette règle. On remarque ici très nettement les terres de la seigneurie de la Vallée.

La mémoire des hommes n'a pas gardé le souvenir de ce paysage et de son organisation agraire. Le bocage s'est mis en place ici depuis déjà plusieurs décennies. Mais le cadastre napoléonien, les alignements de logis ou l'architecture sont autant de témoins utiles à la compréhension de la formation de l'espace rural.

Plus tard, en 1963, le remembrement défera et refera l'espace agricole. Les conditions de travail et les productions en ont été grandement améliorées. A cette époque, on ne mesurait pas les implications préjudiciables à l'environnement : disparition des haies, des chemins, des points d'eau, création de fossés, drainage des zones humides... A Saint-Just, des mégalithes ont été déplacés, éliminant de fait une partie des études possibles à leur rencontre.

L'HABITAT TRADITIONNEL

Les alignements de logis ou "rangées"

Les alignements de logis sont à l'origine de la formation des hameaux. Il en est de très longs à Saint-Just, considérés les plus longs du secteur. Certains des plus étendus se remarquent au Bois Gévry, à la Forgerais, à la Goutais, à Bénihel, au Génétay, à Bosné. Quelques-uns, de taille un peu plus réduite mais formant encore de longs ensembles, sont visibles au Châtaignier, au Clohier, au Séveroué, à la Ville Dapé. Mais celui de la Bonhommais forme la composition la plus saisissante et aussi la plus rare tant sa longueur est importante, une centaine de mètres.

L'organisation des alignements de logis ne suit pas celle communément admise pour la célèbre longère d'Ille-et-Vilaine avec une cellule de base à laquelle viennent s'ajouter, une pièce de vie supplémentaire, une étable, une grange ou autre dépendance.

L'alignement de logis associé au système du domaine connaît un autre développement : tout d'abord deux ou trois cellules de base, une par famille, puis le hameau voit naître des enfants qui grandissent et se marient à leur tour, eux-mêmes alors accomplissent leurs vœux de construction et ainsi de suite.



Les bâtiments agricoles très petits et en faible nombre sont situés à l'avant au sud et forment avec la rangée d'habitations, une "rue".

Des recherches menées sur la question des alignements démontrent la présence de chambres sans feu (sans cheminée) jouxtant la pièce principale.

L'essor de l'agriculture au cours des deux siècles passés a permis aux paysans de posséder des vaches. Ces pièces sans feu et donc sans confort sont le lieu idéal par la suite pour installer une étable ou une écurie.



En d'autres lieux, lors d'un partage, la salle a pu être séparée en deux par une cloison de palis. La partie sans feu serait là aussi devenue une étable.

Beaucoup de ces alignements ont connu des allongements depuis le XIXème siècle, l'accroissement des familles n'étant pas la seule raison. Au XIXème et au XXème siècles, les progrès agricoles et une organisation différente de la société permettent au plus grand nombre de se loger dans une maison en pierre et ainsi agrandir certains alignements, en créant d'autres.

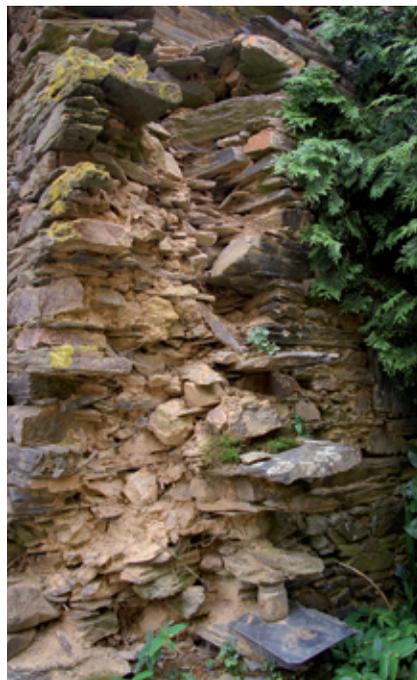


L'appareillage

Plusieurs natures de pierres ont permis de faire de belles élévations à Saint-Just : les schistes en grande partie, le grès, le poudingue, les quartz pour les plus anciennes.

Traditionnellement pour construire un mur, il convient de monter les deux parements avec un blocage des plus belles pierres et un mortier à la terre. Au fur et à mesure de l'élévation on procède à l'agencement de la fourrure, ou *grabiote*, avec des moellons tout venant et de sections moindres, et toujours avec un mortier à la terre.

Afin de donner toute sa cohésion au mur, certaines pierres sont placées en parpaing, c'est-à-dire qu'elles font la liaison entre les deux parements du mur. Conjointement, si la qualité et la forme des pierres le permettent, il est sage d'établir quelques assises à intervalles réguliers ainsi qu'un chaînage d'angle le plus harmonieux possible ayant pour fonction de corseter les élévations.



Une fois ces règles de base établies, il faut bien admettre que l'architecture vernaculaire, c'est-à-dire propre à un territoire, a parfois utilisé des moyens tout différents et fort heureux.

On peut donc au détour des hameaux observer les appareils dans leur mise en œuvre, parfois plusieurs dispositions pour un même mur.

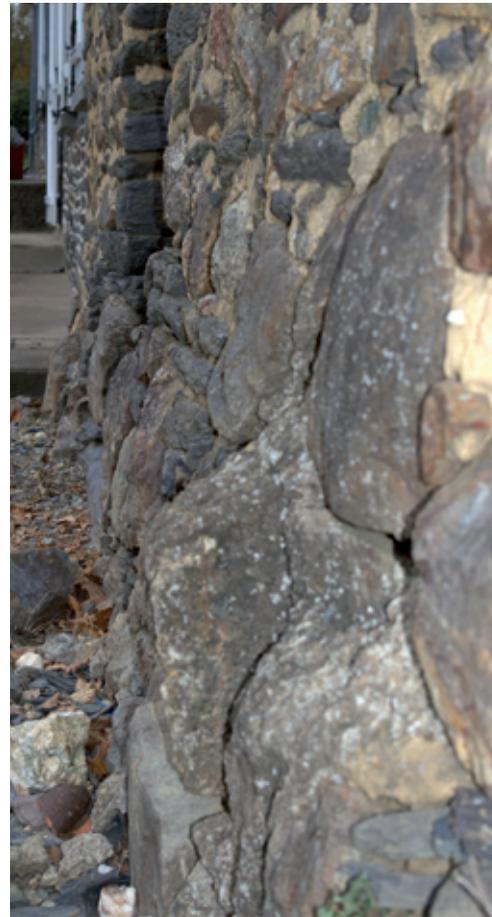
Ici, dans la partie inférieure, on remarque des pierres de schiste posées en parpaing et au-dessus un appareillage effectué avec des moellons d'une toute autre nature. S'agissant d'une reprise de maçonnerie suite à une première ruine de l'édifice, il eut été préférable de placer les plus grosses pierres à la base du mur. Faut-il voir dans ce défaut les causes mêmes de la seconde ruine du bâtiment et finalement de son abandon ?



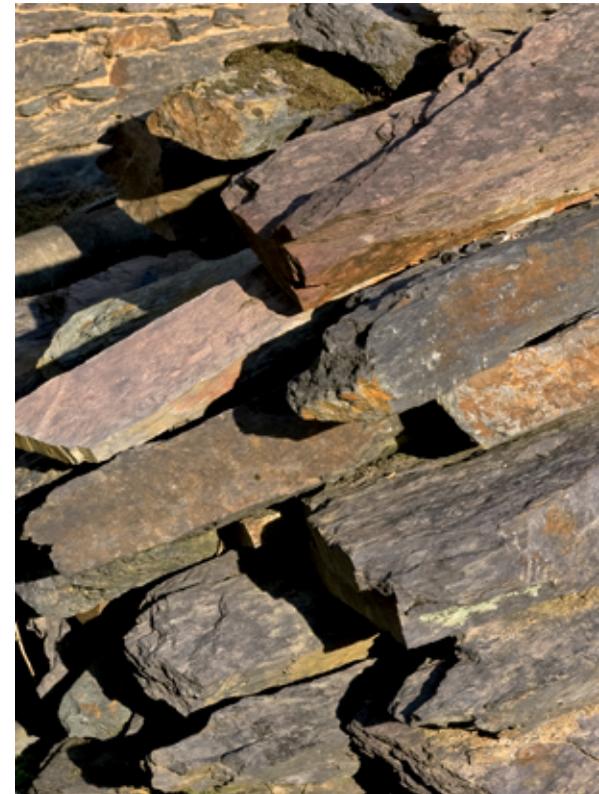


Au Rocher ci-dessus, de grosses pierres de quartz ont été dispersées dans la maçonnerie plutôt qu'agencées en assises. Probablement dans un souci de solidité et éventuellement dans l'inclination à vouloir se garder du mauvais esprit. On pense que les belions, ainsi répartis, assurent une protection.

Dans cet exemple ci-dessous, la base du mur est réalisée avec les plus grosses pierres. Et pour asseoir au mieux l'édifice, les maçons les ont placées de façon à former un léger fruit.*.



Une singularité de certaines constructions de Saint-Just consiste à élever le mur comme on rangerait un tas de bois. D'après Albert Poulain dans son ouvrage sur Pipriac, cette disposition, dite en attèle, est présente sur le secteur du schiste ardoisier comme à Pipriac et jusqu'à Béganne. Un examen rapide montre qu'il s'agirait d'élévations plutôt anciennes. Cela est surtout visible sur certains accroissements de pignons.





Les pierres en attente

Parce que la tradition locale de la constitution du hameau s'organise autour, "au long" devrait-on dire, d'un alignement de logis, un possible accollement pouvait-être anticipé dans un dessein d'accueil ou de rejet. Dans la première hypothèse, celle de l'accueil, il existe le principe des pierres en attente. Elles font la liaison entre les deux maçonneries, l'ancienne et la nouvelle.

Parfois cette solution ne semblait pas prévue et pourtant une pierre de liaison est bien visible.



Ci-dessous, le bâtiment de droite est venu après coup. Le maçon a ôté une petite pierre pour y placer une panneresse (la plus grande surface est posée en parement) et faire le lien. Cette fausse pierre en attente est facile à repérer car elle est en porte à faux de la maçonnerie du premier bâtiment.



Principe de prolongement d'un alignement



L'allongement idéal d'un alignement se fait contre le pignon supportant la cheminée. Le nouvel arrivant placera sa cheminée dans l'épaisseur de son pignon propre. Il en sera de même pour les logis venant à la suite.

Il est également possible de poursuivre l'alignement à la suite du pignon sans cheminée. Dans cet exemple de trois logis, à la Hougrais, celui du centre est probablement le premier et les deux autres sont venus se placer de part et d'autre de chaque pignon.

La Hougrais



38

A la Boscherais, la première construction est un module de style Piperia, une double cellule avec une porte, une fenêtre et une porte haute, appelée parfois gerbière, pour chaque logis. L'allongement par la gauche a produit le nouveau pignon avec le conduit, l'allongement par la droite a englobé la souche existante dans un pignon plus élevé comportant son propre conduit et sa souche. A cela plusieurs remarques : ce choix engendre un surcoût ainsi que la condamnation du conduit du premier logis ; ce qui amène à penser qu'il s'agit d'un même propriétaire et que ses moyens financiers lui ont permis d'accoler ses deux pignons à conduits.

La Baucherais



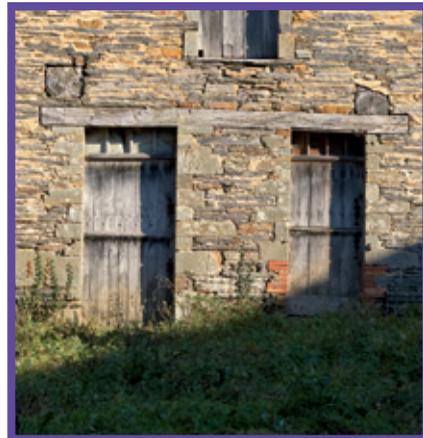
Collection petit patrimoine rural

39



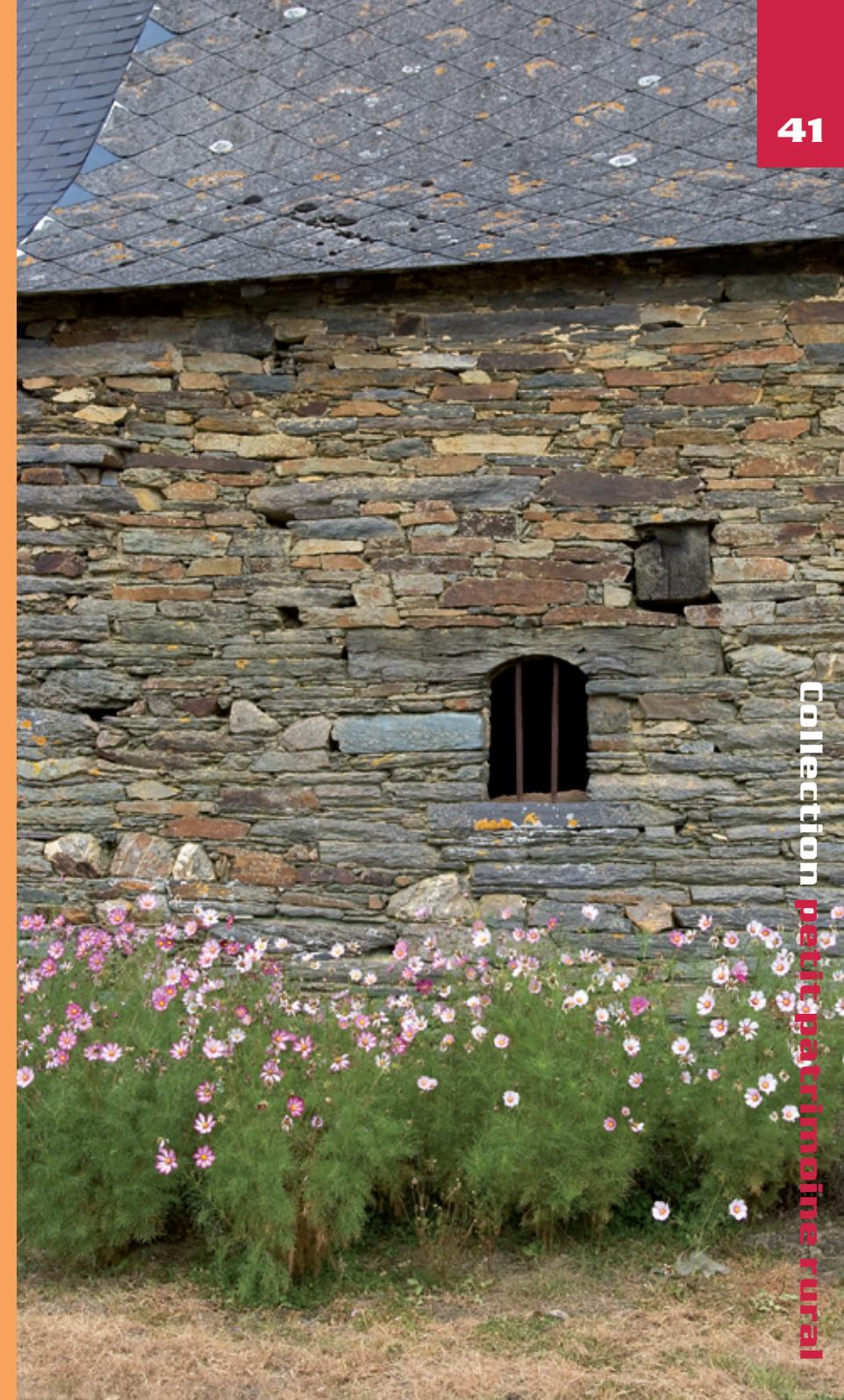
Les abouts de poutre

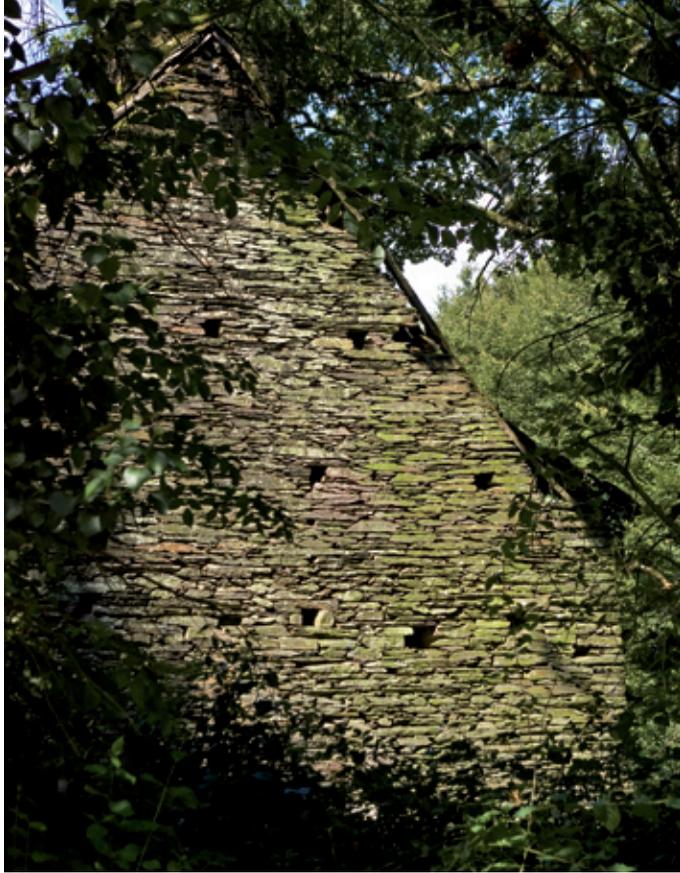
Les murs gouttereaux* offrent, quant à eux, les marques de l'emplacement des poutres soutenant les planchers intérieurs. En architecture traditionnelle, ces éléments de construction se répartissent sur toute la largeur du bâtiment, épaisseur des murs comprises. Les poutres lient les murs et participent à la cohésion de l'ensemble.



Conditionnés par les vents dominants et le sens de la pluie, les abouts de poutres sont légèrement en retrait pour les murs exposés au sud et au nu du mur pour les parties au nord. Souvent ils sont protégés par un larmier, cette pierre plate placée en saillie juste au-dessus.

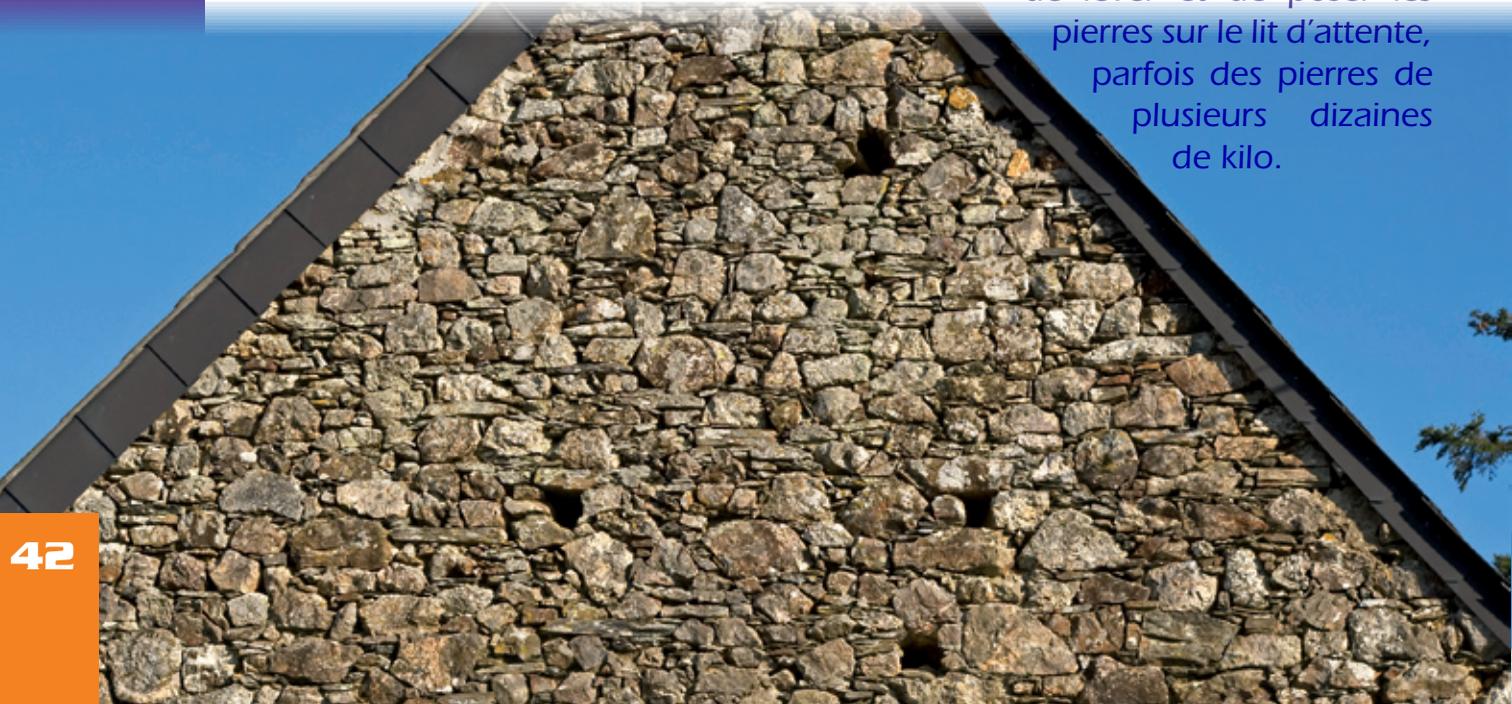
Les linteaux des ouvertures sont parfois utilisés en reprise de charge en servant de semelle aux poutres. Ainsi leur poids et tout ce qui est au-dessus, est supporté par une plus grande surface de mur, ce qui entraîne moins de fissuration et de dégradation.





Les trous de boulin

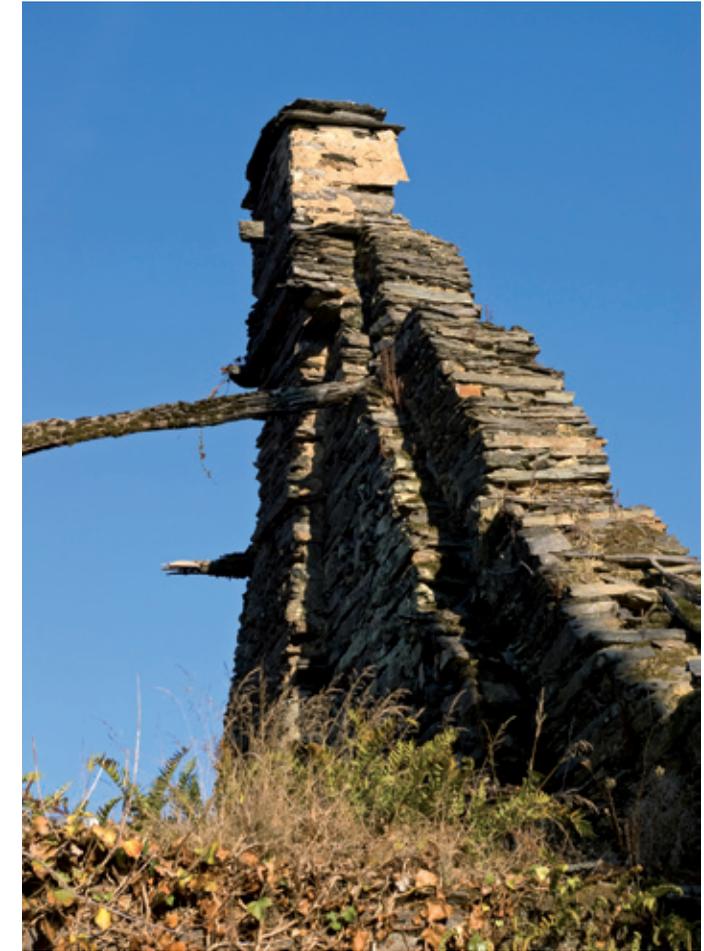
Les trous de boulin visibles sur les pignons sont les empreintes laissées par les pièces de bois fixant l'échafaudage à la maçonnerie. Les boulin sont placés au fur et à mesure de l'élévation en attente des planches qu'ils soutiendront quelques lits de pierres plus haut. La hauteur n'excède jamais 1,80 mètre afin de permettre aux maçons de lever et de poser les pierres sur le lit d'attente, parfois des pierres de plusieurs dizaines de kilo.



Les souches de cheminée

La souche est la partie externalisée d'un conduit sortant d'un pignon au niveau du toit. Leur appareillage est presque toujours réalisé en moellons avec des assises en pierres de schiste.

Sur certaines maisons anciennes où l'ensemble de l'édifice indique plutôt le XVII^e siècle, on remarque un appareil particulièrement soigné tant sa mise en œuvre demande une grande expérience de la maçonnerie en général et du schiste en particulier. Ces souches sont montées à l'aide de fines feuilles de schiste posées les unes sur les autres tout en élevant ce jeu de construction dans un ajustement idéal.



Les maisons sans fenêtre

Un grand nombre de logis (plusieurs dizaines) sur le territoire de Saint-just ne possèdent pas de fenêtre.

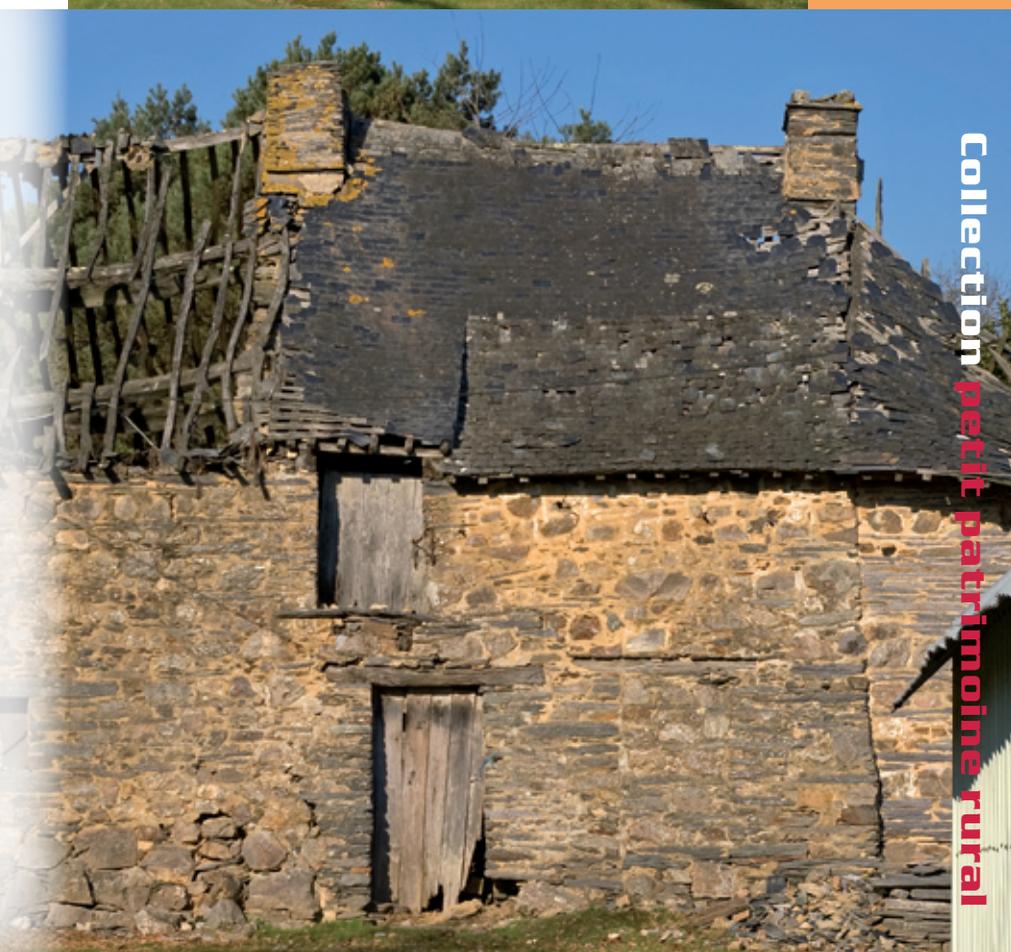
Plus aucune de ces pièces d'habitation ne connaît encore aujourd'hui sa fonction première. A l'instar des pièces sans feu, ces logis ont rapidement connu une réaffectation



en cellier, étable ou remise de toute sorte.

L'existence au XIXème d'une taxe sur les ouvertures ne doit pas être vue comme une explication toute trouvée de cette façon d'habiter. Car plusieurs de ces bâtiments sont antérieurs à cet impôt. Il s'agit en fait d'un usage lié au principe de l'alignement dont les maisons sont habituellement étroites. Les édifices concernés font souvent moins de quatre mètres de large. Une ouverture était de toute façon irréalisable.

Il faut donc imaginer un lieu d'habitation relativement sombre et plus froid encore puisqu'il est impossible de fermer la porte sans provoquer une quasi-obscurité. Les hivers devaient être bien rudes et bien longs pour une famille entière réduite à vivre dans un espace de moins de 20 m² sombre, humide et froid.



L'impôt sur les ouvertures et ses conséquences

La Révolution, soucieuse d'établir une meilleure répartition de l'impôt et des taxes, sera à l'origine du vote, sous le Directoire, le 24 novembre 1798 (4 frimaire an VII), d'une taxe sur les ouvertures.



Les bâtiments à usage agricole n'étaient pas soumis à cette imposition, qu'il s'agisse des greniers ou des dépendances.

Cette loi eut plusieurs conséquences sur le plan architectural : l'obturation de fenêtres et de portes, la disparition de nombre de meneaux* et la destruction d'éléments de cheminée (souche, conduit...) pour réaffecter le bâtiment à l'usage agricole.



■ Ancien logis réaffecté à l'usage agricole. La souche de cheminée a été abattu.

L'obturation partielle dont ont fait l'objet certaines fenêtres procède plus d'une mauvaise interprétation de la loi que d'un réel moyen de faire baisser la taxe. La loi ne précise à aucun moment la taille des châssis.



■ Ancien manoir de la Rohulais, fenêtre de la salle seigneuriale dont le meneau a été scié.



■ Ancien logis dont le coffre de cheminée a été démonté



LE DÉCOR DES OUVERTURES

La maison du manant, c'est-à-dire non noble, possède toujours des ouvertures en faible nombre et de taille la plus réduite possible. Jamais l'ouverture n'est vue comme objet d'ordonnancement d'une façade. La présence d'ornement et les matériaux mis en œuvre sont directement liés à la fortune du propriétaire, aux matériaux disponibles sur place et aux remplois possibles des éléments d'une ruine voisine.

Le chanfrein

Le chanfrein est l'élément de décor le plus simple et le moins coûteux. Parfois très grossier, comme ici au Coudray ou à peine visible comme sur ce jour* à la Ville Dapé, ou bien encore érodé et abîmé par les marques du temps à la Perchais.

■ La Perchais



■ Le Coudray

■ La Ville Dapé



Il permet souvent de déceler les remontages avec des pierres de remploi. Parfois le chanfrein court sur tout le tour de la baie comme ici au Vieux Bourg.

Mais le plus souvent il se termine à la base des piédroits par un simple congé*, comme ci-dessous à Bresquemin.



■ Bresquemin

Vu comme un décor, le coussinet* est en fait un élément faisant partie intégrante de la structure du couverture. Il offre la possibilité d'une porte plus large pour un linteau d'une longueur donnée.



■ Le Vieux Bourg



■ La Perchais



Les arcs

L'architecture noble s'est réservé les arcs en pierre constitués en claveaux*. Sauf exception, les maisons plus modestes ont

seulement des arcs monolithiques. En effet car l'élévation d'un arc en claveaux* demande la réalisation d'un cintre en bois et une grande maîtrise de ce type de construction.

Une maison à Bosné possède un arc monolithe en anse de panier comportant un chanfrein qui court sur les piédroits et sur l'arc. L'équilibre semble parfait.

Cet arc à Poubreuil est dit déprimé. Il est fait beaucoup plus facile à réaliser par le tailleur qui n'a que les arrondis de la partie verticale à la partie horizontale à effectuer. Au centre, on devine la pointe d'une accolade.



■ Bosné



■ Poubreuil

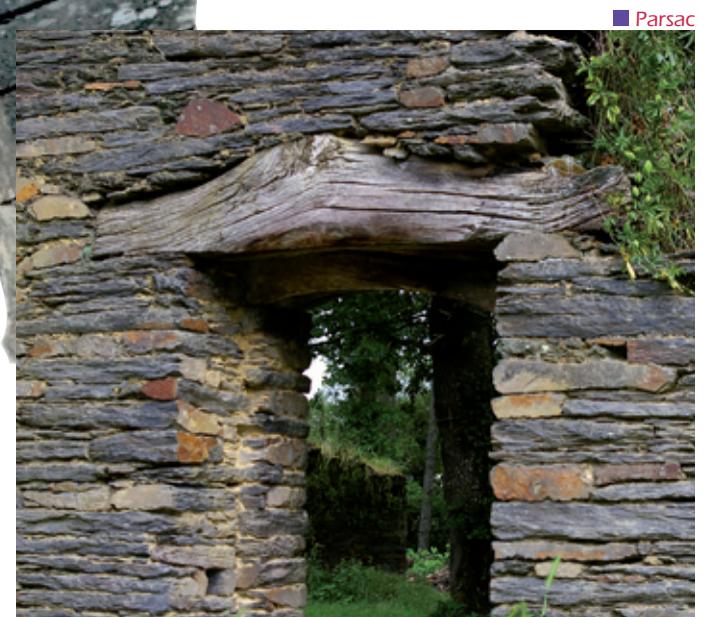
Les arcs en bois sont évidemment beaucoup plus nombreux que leurs équivalents en pierre. Ils permettent un décor élémentaire et plaisant à la fois. Ils sont

réalisés dans un matériau facile dans sa mise en oeuvre et simple en approvisionnement. La pièce de bois est choisie pour la courbe naturelle de ses fibres, un travail supplémentaire de bûchage complète l'arc.

Ici à Parsac, l'opportunité d'un nœud finit de donner à ce couverture de porte un air d'accolade.



Si les arcs en bois réservés aux portes ne peuvent être réalisés qu'en anse de panier, ceux des fenêtres, beaucoup plus étroites, permettent des arcs plus prononcés. C'est autant de charme produit sur les logis qu'ils embellissent.



■ Parsac

L'accolade



L'accolade est un décor très simple et très efficace pour qui souhaite donner à son logis un effet de style. Dans ces trois exemples, l'accolade est particulièrement soignée grâce à la moulure qui se poursuit sur les piédroits.

Quelques portes, mais très peu, montrent une accolade. Le linteau de la Ville Dapé semble bien présomptueux pour des piédroits aussi mal appareillés. Il paraîtrait plus vraisemblable qu'il s'agisse d'une pierre de remploi mais en des temps tout de même très anciens.



■ Bresquemin



A Bresquemin, l'accolade de cette porte montre également un appareillage de piédroits particulièrement soignés. La fenêtre du logis présente, quant à elle, des signes manifestes de remploi (chanfrein du linteau, trou de grille au nu du mur...) mais correspond à l'intérieur à un double coussiège*. Le cadastre napoléonien révèle une parcelle de terre attenante d'une assez belle proportion. L'accolade de ce logis remanié, combinée avec d'autres éléments, détermine, comme bien souvent, une architecture de qualité supérieure.

Au Vieux Bourg, un alignement de logis se trouvait anciennement juste en face de l'église, dans une position de choix. L'une de ses maisons présente une porte haute et une fenêtre de second étage utilisant d'anciens linteaux avec accolade. En outre, ce logis possède un étage carré* avec une très belle cheminée et un coussiège.

La simplicité de linteaux sans décor a aussi son charme.



Les grilles et barreaux de défense

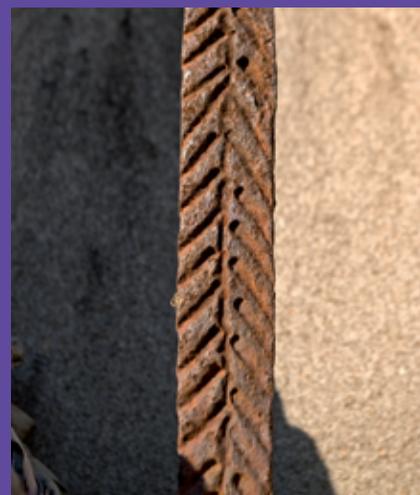


Les grilles sont surtout visibles sur des ouvertures en rez-de-chaussée ; parfois en étage comme ici à la Trionnais. Plus l'époque est récente, plus elles font preuve de simplicité. Dans l'Ouest de la France, les sections sont plus volontiers de forme carrée.

Les grilles les plus sommaires forment un simple barreaudage posé à la verticale. Un décor y est toujours possible comme sur ce jour à Bénihel ou celui au Teillac. Cet ornement est caractéristique du remploi des cercles de roue, appelé aussi bandage.



Pour les grilles les plus anciennes, le réticule* est formé de trous renflés aux passages des barres comme ici à Bocadoève. C'était une façon de décourager le sciage des grilles.



■ Bénihel

■ Grille en-cercle de roue au Teillac.



Tout aussi ancien mais beaucoup plus élaboré, ce modèle à Bosné montre des barres torsadées et des réticules* déformés avec passage à sens contrarié ; une fois encore, il s'agit de rendre le sciage plus laborieux et de décourager les envieux.

La cassure de la pierre, visible sur les exemples ci-dessous, a été provoquée par la rouille qui augmente de dix fois le volume du fer. Certains maçons coulaient du plomb dans le trou de scellement pour éviter l'oxydation.





Les jours



Le jour est une fenêtre aux dimensions réduites qui permet de gagner en lumière sans trop concéder en chaleur. Placé du côté de la cheminée, on le nomme parfois trou à galette.



Dans les dépendances et les greniers, la fonction du jour en archère (en forme de fente verticale) relève plus de l'aération.



Leur ouverture est parfois traitée grâce à une ardoise percée.



Un logis noble, anciennement nommé Les Rues de Bas, situé à Bocadève, présente des jours en archère* dans une tour d'escalier. Au vu de leur emplacement et de leur forme, ces éléments apparaissent clairement comme défensifs. Il s'agit d'un des plus vieux bâtiments du territoire.



LES PORTES ANCIENNES



Quelques portes à lames sont encore visibles sur la commune de Saint-Just. D'apparence pour le moins rustique et sans décor, elles ont plus souvent fait l'objet d'un remplacement plutôt que d'une remise en état. Pour les plus anciennes, les lames sont assemblées au moyen de traverses et de chevilles de bois en pointe de diamant. Elles ne comportent pas de penture*, c'est le chardonnet* qui fait pivot dans le palâtre* et dans la pierre de seuil.



Ci-contre, remploi à contre-sens d'une ancienne porte à lames, on distingue les traverses, les chevilles de bois et le chardonnet* placé, ici, dans un anneau de fer.



Assemblage de la traverse en "queue d'aronde" ■

Les portes à volet dites à husset

Les portes à volet sont des portes à un seul vantail avec une petite ouverture en partie haute.

Le volet ouvert permet à la lumière de pénétrer en évitant de laisser passer trop de froid et quelque animal.

Ces portes sont plus fines que les précédentes et l'implication du menuisier est plus importante. De très timides moulures peuvent souligner les cadres.

De porte à volet on en vient à séparer le vantail en deux parties distinctes : un portillon pour le bas et un battant pour la partie supérieure. Cette porte est communément appelée "porte fermière" car elle correspond, jusque dans les années cinquante, à une menuiserie parfaitement adaptée à la vie à la campagne.

Les plus simples sont formées d'un assemblage de planches plates et jointes par rainure et languette.

D'autres, beaucoup plus travaillées, présentent un battant, qui peut être vitré, et un portillon recevant un décor. Les différentes parties formant l'assemblage sont ornées de moulures et de relief souvent en pointe de diamant. Au Sévérouré, à la Bonhommais.

A Bresquemin, une ancienne porte de logis remployée en porte de crèche montre un exemple très ancien de porte fermière.

Les systèmes de fermeture et quincaillerie



■ Système de pivot en console à Bresquemin.



■ Trou de bâcle* à Fonac.



■ Poignée aux Rues Cobas.



Aux temps les plus anciens, quand le fer était cher, le système de blocage de la porte pouvait être assuré, notamment, par une barre, ou bâcle*, barrant la porte de l'intérieur. Cette pièce de bois se logeait dans un trou pratiqué dans l'épaisseur du mur. Nombre de ces trous sont visibles encore aujourd'hui dans les logis réaffectés en dépendances.



■ Fermeture en bois d'une porte de crèche, ici à Fonac.

Les fermetures en fer visibles ici à Bénihel et à Bresquemin sont dites à clenche. Le poucier lève le loquet qui forme la partie intérieure de la quincaillerie.



NICHES À VIERGE

La Vierge a toujours occupé une place privilégiée dans l'esprit des croyants. On implore Dieu pour obtenir miséricorde mais on rend grâce à la Vierge pour ramener un fils de la guerre, sauver un nouveau-né chétif... Elle protège et soulage, elle incarne l'espérance et la consolation.

L'importance de la Vierge en Bretagne repose sur une légende. Sa mère, Sainte Anne, serait née en Armorique. Elle aurait séjourné en Judée avec sa fille et serait revenue finir sa vie sur cette terre qui l'a vu naître. Saint Anne est la patronne des Bretons.

Les niches à Vierge en grès suivent presque toutes le modèle d'une alcôve monolithique surmontée d'une croix. Les maisons sur lesquelles elles prennent place ne semblent pas antérieures au XIXème siècle.

Celles du Bois Gévry et de Bresquemin sont d'un modèle tout à fait similaire, très simple, qui pourrait passer pour assez ancien.

On peut également rapprocher la niche de la Boscherais de celle de Landrenais. Ces deux niches rectangulaires sont closes par une vitre. Chacune comporte des piédroits marqués de deux lignes incisées. Une différence notable sépare ces deux niches : celle de Landrenais n'est pas vraiment une niche à Vierge puisqu'il s'agit de saint Joseph tenant Jésus dans ses bras.

Un second modèle à Landrenais (sainte Anne et la Vierge) est à rapprocher d'une niche à la Forgerais. Elles sont en grès rose, suivent une forme triangulaire et ne comportent pas de croix. Le fond de la partie sculptée est souvent piqué pour permettre l'accroche d'un enduit. Il faut donc imaginer la niche sous un aspect plus apprêté. Probablement toute la niche pouvait parfois recevoir un décor de peinture ?



■ Les niches en briques rouges sont bien moins fréquentes. A la Gouitais, elle est surmontée d'une croix en culs-de-bouteille.



■ Bois Gévry



■ Bresquemin



■ Boscherais



■ Landrenais



■ Landrenais



■ Forgerais

LES MARQUES DE CROYANCE



La croyance populaire accorde aux belions un pouvoir mystique de protection. Ils peuvent être répartis dans un parement comme on le voit ici au Rocher. Ainsi groupés par deux ou trois, on y voit un signe, mais lequel ?



Disposés en croix comme sur ce pignon, ils protégeraient une maison ayant connu le malheur.



Certaines portes de logis montrent encore les marques des croix faites à la chaux. C'était également l'occasion de soigner l'apparence de sa maison par un large cadre d'ouverture. Bois Gevry.

LES ÉCOULEMENTS DE PIERRE D'ÉVIER

Beaucoup de pierres d'évier ont aujourd'hui disparu, ne correspondant plus à certains usages modernes des cuisines d'aujourd'hui. Autrefois, l'évier servait moins à l'usage de la vaisselle (plus essuyée que lavée) qu'à la préparation des repas. C'était surtout un point d'évacuation des eaux usées et grasses qui étaient ainsi collectées pour nourrir les cochons grâce à la bouche d'évacuation parfois encore en place.



Le mot "évier" vient du latin aqua qui dériva, au cours des siècles, sous plusieurs formes dont aqwaryo, awyèro, awyèr puis donner vers la fin du Moyen Âge en euvier.

Au XVIIème siècle, le mot évier désigne le conduit d'évacuation des eaux usées, au XIXème, ce mot définit la pierre légèrement creusée qu'ont connue nos grands-mères.



LES CHEMINÉES



Avec la charpente et les décors, les cheminées sont un élément important pour déterminer le statut et l'époque d'édification d'un logis.

Presque toutes les cheminées rencontrées sont à faux manteau (la hotte n'est pas portée par des piédroits) et dites engagées car le foyer est, en partie, pris dans l'épaisseur du mur.

Généralement, les linteaux sont en pierre de schiste posés de chant comme ici à la Hougrais.

Le corbeau peut contenir plusieurs assises successives posées à plat. Plus rarement, il est fait d'une seule pierre posée de chant.



Le corbeau posé en délit est toujours composé d'une seule pierre.



■ Cheminée d'étage dans un logis au Vieux Bourg.



Sauf exception, comme au Vieux Bourg par exemple, la cheminée d'étage se place toujours au-dessus de celle du rez-de-chaussée. Assez rare, elle correspond la plupart du temps à un habitat seigneurial ou de personnage de qualité.



■ A Camas : jambage et console chanfreinés.



Les linteaux présentent parfois des reliefs de type géométrique. Le losange préfigure la maternité et la fécondité. La rosace, symbolisant le cercle, s'inscrit ici dans un

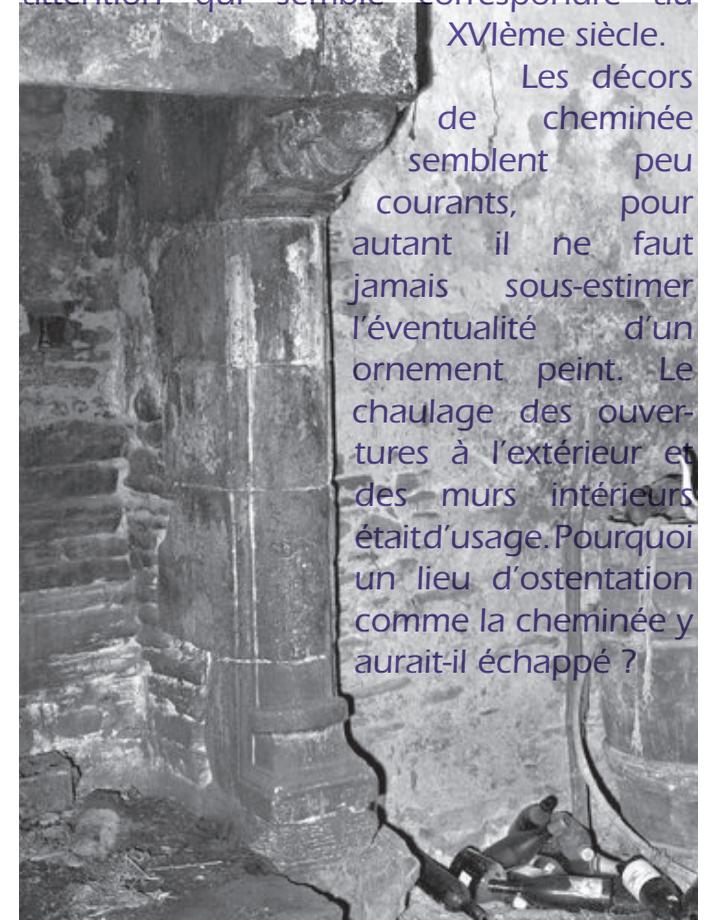


carré. Ces deux symboles, le cercle pour le spirituel et le carré pour le temporel sont hautement précieux dans la religion chrétienne.

Les piédroits chanfreinés forment le décor le plus courant d'une cheminée. Simple à réaliser, il permet un rayonnement plus important de la chaleur émise par le feu.

La cheminée de style gothique du manoir de la Vallée n'a pas de décor sur le linteau mais les piédroits ont reçu quelque attention qui semble correspondre au XVI^{ème} siècle.

Les décors de cheminée semblent peu courants, pour autant il ne faut jamais sous-estimer l'éventualité d'un ornement peint. Le chaulage des ouvertures à l'extérieur et des murs intérieurs était d'usage. Pourquoi un lieu d'ostentation comme la cheminée y aurait-il échappé ?



LES MEUBLES D'ATTACHE



■ Tresnelais

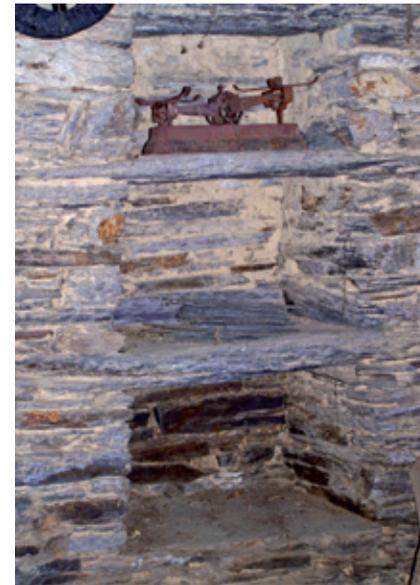


■ Launay

On entend par meuble d'attache les rangements et lieux d'exposition intégrés aux murs ou supportés par ceux-ci.

On peut distinguer deux sortes de niche de cheminée. La première prend place dans le contrecœur qui est le mur de fond du foyer. L'usage veut que l'on y place les braises, le sel ou le pot de lait à cailler. La seconde est située à côté de la cheminée dans le mur, ici à Launay.

Au nombre de une à deux, les niches de cheminée sont très souvent placées à moins d'un mètre de hauteur près des angles. Peut-être faut-il y voir un accès facile pour la femme qui cuisine à genoux devant l'âtre ? Placées plus en hauteur, ces niches seraient continuellement enfumées.



Les niches les plus nombreuses semblent être celles qui se placent près de la cheminée et non dedans. On les trouve très souvent sur le côté droit. L'emplacement idéal se trouve à hauteur du linteau et jouxtant le manteau, rarement plus bas. Parfois plus grandes que celles du foyer, elles peuvent être vues comme des rangements.



Au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, le mobilier est réduit au minimum et les objets, tels la vaisselle et les ustensiles de cuisine, sont en très petit nombre. Le vaisselier fait office de buffet. C'est l'endroit adéquat pour la pierre d'évier.



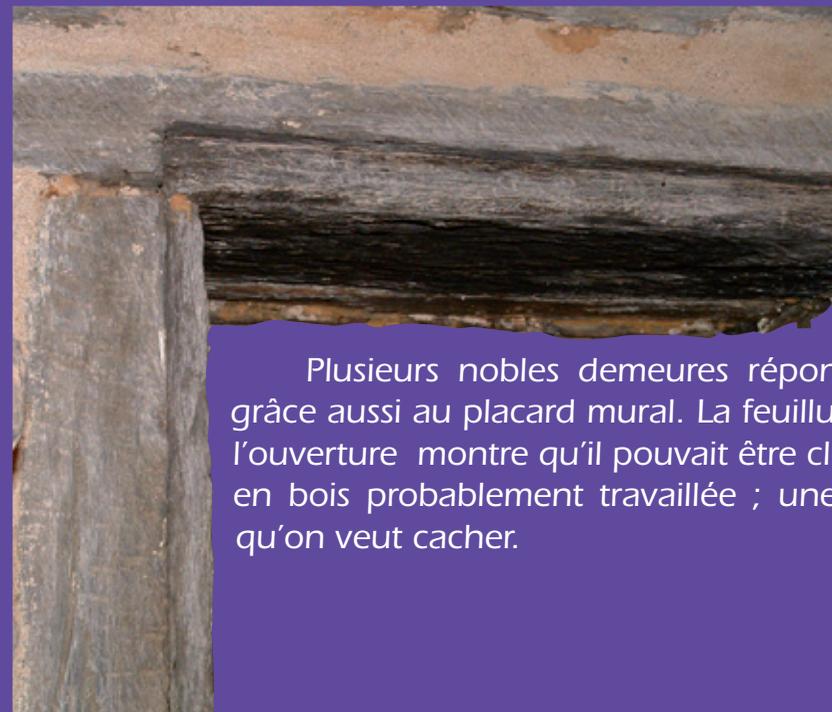
Parmi ses ruines, le hameau des Rues Talmon possède quelques pans de mur à l'architecture de qualité. Une cheminée présente des caractéristiques très intéressantes :

Le faux-manteau est constitué d'un linteau très lisse à la coupe franche. Il est porté par des corbeaux dont la taille a été parfaitement maîtrisée afin de produire des pièces d'une grande régularité. Les jambages sont chanfreinés pour finaliser un décor discret mais efficace. Le plus curieux vient de la niche murale qui est surmontée d'un pierre en saillie.

L'étagère murale de cheminée n'est pas très commune. Il s'agit d'une pierre plate maçonnée dans le manteau de la cheminée et dans le mur pignon. Il semblerait qu'elle soit toujours placée au coin droit externe de la cheminée à hauteur du linteau comme ici aux Rues Talmon. C'est un emplacement de choix pour y montrer ses plus beaux plats d'étain.



■ A Camac, placard mural sur mur gouttereau* près de la porte.



Plusieurs nobles demeures répondent à ces exigences grâce aussi au placard mural. La feuillure qui court le long de l'ouverture montre qu'il pouvait être clos par une petite porte en bois probablement travaillée ; une façon de montrer ce qu'on veut cacher.

LES DÉPENDANCES

La porte à guichet s'ouvre vers l'extérieur pour éviter qu'une bête couchée derrière n'en bloque l'accès. Les anciens logis transformés en étable n'ont pas cet avantage. Une ferronnerie placée à l'extérieur remédiait à ce problème.



■ Ancienne porte de logis aménagée en écurie puis murée.



■ Porte à guichet pour surveiller les animaux.

Les portes à barrique

La pomme fait son apparition en Bretagne au XVI^{ème} siècle avec un essor de la production au cours du XVII^{ème} siècle.

Les barriques sont un élément essentiel de la fabrication du cidre, c'est pourquoi beaucoup de portes de dépendances agricoles ou d'anciens logis ont été re-taillées pour permettre leur passage. Parfois un seul jambage est taillé, plus généralement les deux. Ils indiquent le cellier.



Comme il est dit plus haut, les dépendances sont traditionnellement situées en face de l'alignement de logis. Ensemble ils forment une rue.

Jusqu'au XVIII^{ème}, les dépendances sont encore très rares car les récoltes et la plupart des outils sont gardés dans la maison.



Au XIX^{ème} siècle, ces édifices, par leurs dimensions, modifient le paysage agricole. En pays de Vilaine, deux éléments essentiels composent ce bâtiment : le palis et la planche de bois. Les premiers sont plantés dans le sol, tels des orthostates*, les secondes se placent au-dessus en bardage. Ci-contre, le propriétaire était plus argenté et a préféré une remise toute en pierre.

Les soues à cochons

Le cochon accompagne la vie du paysan au plus près. La soue est toujours proche du logis. Cela permet de le surveiller et de s'assurer qu'il ne manque de rien. Le cochon est en partie nourri des reliefs de la table et des eaux grasses de la cuisine. Bien engraisé, il est l'assurance de faire bonne chère et de vendre quelques morceaux pour acheter ce qui manque à la ferme. Plus il est gras, plus il donnera de saindoux. Ce gras si utile pour cuisiner remplace souvent le beurre que l'on préfère vendre au marché.

La soue est un petit bâtiment, souvent en appentis contre le mur de façade de la maison pour éviter les déperditions de chaleur et recevoir les rayons du soleil : le cochon ne doit pas fondre.



Les pigeonniers

Sous l'Ancien Régime, la noblesse et une partie du clergé possédaient le droit d'élever des pigeons pour leur chair.

Saint-Just ne détient pas de pigeonnier indépendant, les trous de boulin font partie intégrante d'un bâtiment, logis ou dépendance. La plupart du temps, ces trous sont situés sur le mur gouttereau* exposé au sud. Une tablette d'envol souligne les percements qui abritent chacun un couple. En Bretagne, la coutume autorisait un couple de pigeons par journal de terre

seigneuriale. Cela correspond à la superficie d'une journée de labour.

On pourrait ainsi estimer l'importance d'une terre noble en fonction du nombre de trous de boulin présents sur un édifice. En très petit nombre, un ou deux, leur présence permet surtout de soupçonner le statut noble d'une terre.



Après la Révolution et l'abolition de ce privilège, les manants ont eux aussi pu profiter de cet élevage.

LES FOURS



Presque tous les fours encore en place ont été construits au cours des deux siècles précédents. Ils étaient la propriété de ses usagers.

Parmi les plus anciens, on note le four du manoir de la Vallée et celui du Châtaignier. Pour ce dernier, la voûte en brique rouge semble avoir été refaite au XIXème. Au manoir de la Vallée, le four fait partie d'une organisation complexe et, à l'origine, entièrement couverte.



Une sorte de fournil avec un four à pain aux imposantes dimensions et un four plus petit pour la cuisson de plats, de pâtisseries ou simplement pour un nombre de pains plus restreint. Ces deux fours possèdent une tablette, ce qui est peu commun sur le territoire.

La préparation de la pâte est l'affaire des femmes et la chauffe du four, celle d'un homme. La pâte lève grâce au levain. Le premier levain est obtenu par la fermentation d'un peu de farine. Ensuite, une partie de la pâte est régulièrement gardée pour servir de levain à la fournée suivante.

En général, le pain est fait pour la semaine. Le four est chauffé à l'aide de fagots mis les uns après les autres. Quand la voûte blanchit, il est temps d'enfourner. Les gros pains sont placés sur le tour où il fait plus chaud et les plus petits au centre. Si besoin est, on place des rôtis ou des gâteaux.

L'heure de l'enfournement est inscrite sur le mur. La cuisson va durer environ une heure et demi. On retourne vaquer à ses occupations. Cela n'empêche pas d'aménager des avancées afin de protéger les gens aux moments de la chauffe, de l'enfournement et de la récupération des pains et des plats. C'était un lieu de causeries sur les mariages, les décès, la guerre. On échangeait, on devisait.



Quand un banquet se prépare, c'est toute une partie de la cuisine qui se transporte près du four pour la préparation du repas.

Ce four, près du château d'Allerac, est situé dans la cour de l'ancienne métairie. C'est là que les métayers devaient cuire le pain pour les seigneurs du manoir.

A la Forgerais, ce four, tourné vers une maison, est bien un ancien four de village, quand cette maison n'existait pas. Cette forme de toiture est typique des couvertures en ardoise. A partir du XIX^{ème} siècle, les voûtes sont faites en briques rouges, puis revêtues d'une épaisse couche de terre. Le tout couvert le plus souvent par des ardoises ou des mottes de gazon.



■ La Forgerais

■ Le four de village à Bocadève suit la forme en fer à cheval courante sur le secteur.

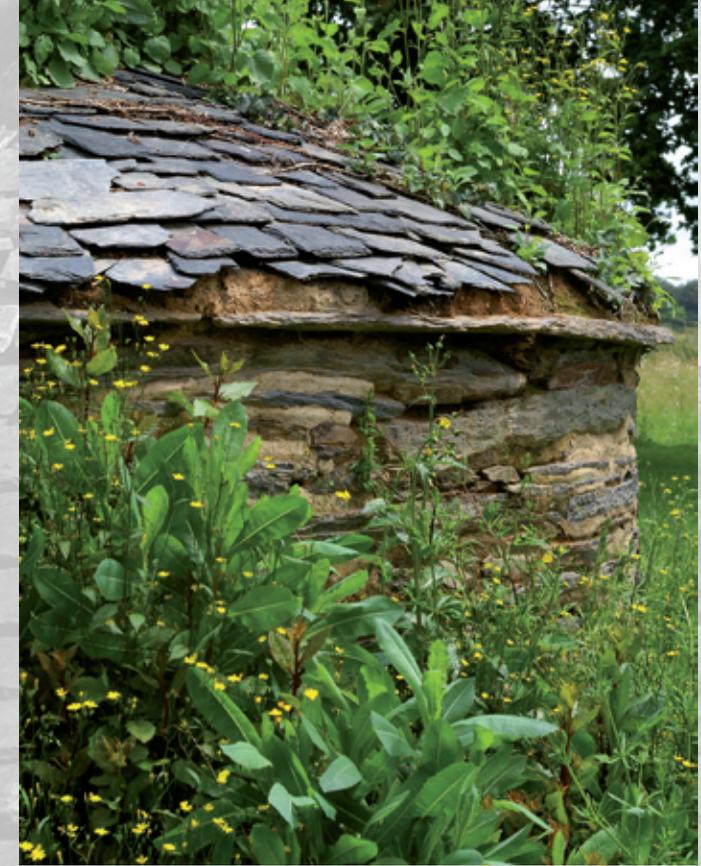


On voit nettement ici à la Morlaix, cette couche de terre nécessaire à l'isolation du four.

La très grande majorité des portes de four ouvrent à droite pour ne pas gêner les manœuvres du *rouab*, cette pelle au long manche.



■ Poubreuil



■ La Morlaix



■ Ici, à la Rohulais, la porte ouvre par le milieu : un four pour droitier et gaucher en somme !

LES PALIS

Le pays de Vilaine possède dans son sous-sol une grande diversité de minerais dont le schiste ardoisier qui se délite en feuilles. Saint-Just détient encore l'une des deux carrières de schiste mauve en Ile-et-Vilaine toujours en activité. L'autre est à Pont-Réan.

Le mot "palis" désigne l'élément de base constitutif d'une palissade : une palissade étant formée de palis.

La clôture est l'emploi le plus courant des plaques de schiste sur le secteur. Par extension, les gens parlent de palis pour désigner toute plaque de schiste ardoisier.

Les palis en clôture de champs ont pour ainsi dire tous disparu lors du remembrement ; il en subsiste quelques vestiges au Val-Hamon. Ils étaient très efficaces pour marquer sa propriété ou empêcher les bêtes de divaguer.

Afin de les maintenir en place, leur base est fichée profondément dans le sol, ils sont reliés entre eux au sommet par des longues perches fendues en châtaignier appelées limandes.



Les palis de cloison sont devenus rares dans les maisons. On les retrouve plus dans les remises ou dans les étables.

Ce type de cloison est établi avec des grands palis placés dans le sol et parfois la tête se loge contre la poutre, dans une rainure ou bien elle est enchâssée entre des pièces de bois fixées contre la poutre. Cette séparation provoque une certaine proximité qui n'a pas toujours existé entre hommes et animaux.

Comme il est dit plus haut, des logis ont été partagés au moment des successions. La pièce sans feu serait devenue par la suite une étable.



LES MOULINS À EAU

Les moulins du Canut sont peut-être à l'origine de la paroisse. Sur son lit, au Vieux-Bourg, reste le moulin de Haut, par opposition au moulin de Bas en aval. C'est un moulin à farine alimenté par les eaux de l'étang du Val.



La culture du blé se développant, Il fut équipé d'un moteur pour pallier le manque de débit de l'étang. À plein temps, le moulin pouvait vider les eaux en deux jours. Il fallait en attendre encore plus pour revenir à un niveau acceptable. Il s'arrêta de moudre en 1979.



Ce moulin de Haut était connu pour moudre le blé noir pour réaliser galettes et bouillies, l'orge ou l'avoine.



La roue (à l'origine à aube, aujourd'hui à godet) d'un diamètre de cinq mètres entraînait par engrenage quatre meules de silex situées au second niveau du moulin, à raison de cent tours minute. Toute l'architecture est pensée pour limiter les manutentions excessives de charge. C'était un savant réseau de poulies et de transmissions pour le déplacement des meules, l'alimentation en blé ou le rangement des sacs de farine.

L'un des deux moulins du Canut servait à fouler les draps. Les étoffes de laines étaient battues avec moult force dans de grands bacs pour en extraire la graisse (la lanoline). Seul un moulin pouvait générer une telle force de battage.



Il existait un moulin à eau à la Jumelière, à l'est du Pré Clos, qui a totalement disparu.

LES MOULINS À VENT

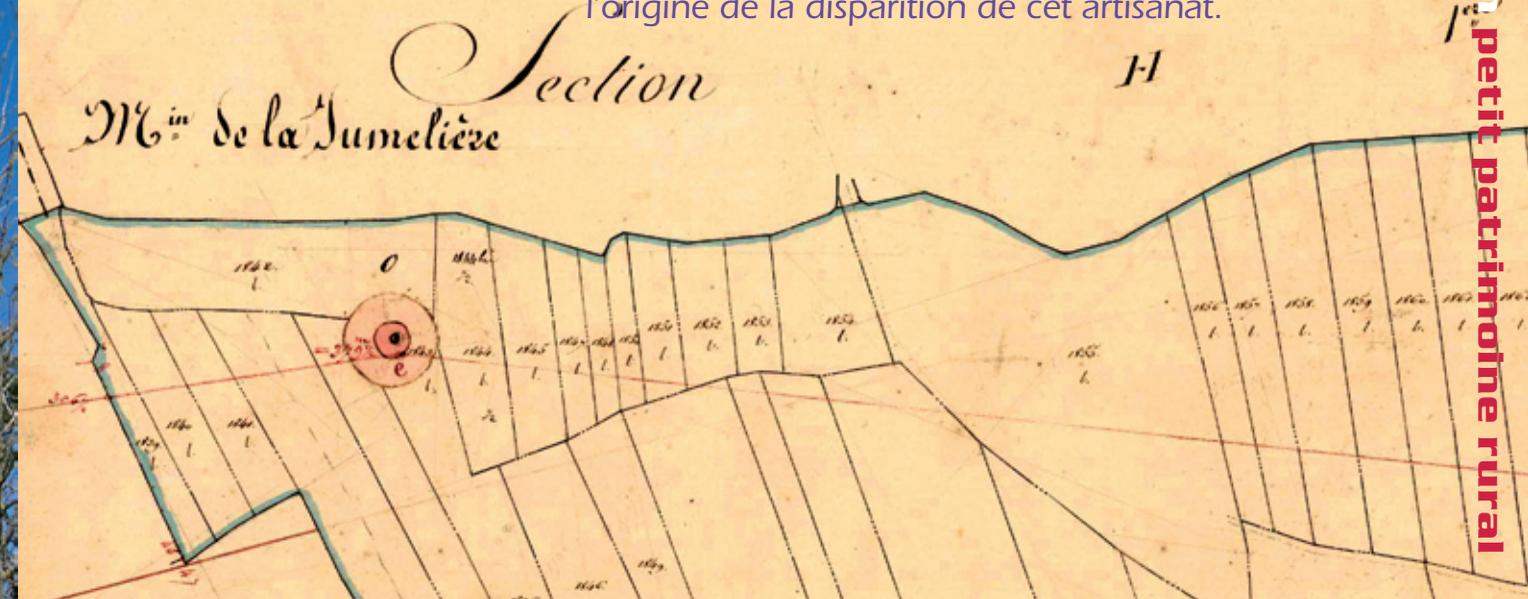


Un second moulin se trouvait à la Jumelière, cette fois à vent, comme le montre le cadastre napoléonien.

Le moulin du Bot, au sud de la Forgerais, domine cette partie de la commune. Ce moulin a fonctionné jusque dans les années 50 grâce à la force d'un moteur.

Les moulins de Cojoux prenaient place au sommet de la lande. L'un d'eux a brûlé dans les années cinquante.

Vers 1926, ces moulins seront mis à l'arrêt au profit d'une minoterie qui se monte à la Porte. Les pierres du moulin à eau de la Jumelière seront réemployées à cet effet. L'industrialisation de la production de farine au profit de groupes plus importants sera à l'origine de la disparition de cet artisanat.



LES FONTAINES

L'existence d'un point d'eau aménagé en puits ou en fontaine est le signe parfois très discret, mais avéré, d'une activité humaine. Il peut marquer un simple lieu de ravitaillement ou un site attaché à des pratiques religieuses ou mystiques qui puisent leurs origines dans les tréfonds des cultes païens.

Une source que l'on aménage devient ainsi une fontaine.

La fontaine du presbytère au Vieux-Bourg est discrète, presque cachée. La pierre qui en marque l'ouverture porte les traces de l'approvisionnement en eau. La vierge dans sa niche invitait les habitants au respect et à la sollicitude.



Guidée par les failles de la roche en sous-sol, l'eau sourd en quelque lieu.

Le village de Launay, possède quelques vieilles maisons.

Peut-être a-t-il pu se fonder grâce à cette eau, source devenue fontaine et aménagée avec un repose seau et une pierre de retenue pour puiser.



LES LAVOIRS OU DOUË

La question des lavoirs est la même que celle des fontaines. L'eau est là, prête à rendre service. Le débit du ruisseau doit être assez important pour permettre les nombreux rinçages d'une patronne exigeante. Les palis constituent l'aménagement principal d'un bon lavoir. À Bosné, une pierre pour les genoux, une autre qui les bloque, et au-devant, celles pour battre et frotter jusqu'à la blancheur immaculée.

La tradition voit le lavoir comme un lieu convivial où les femmes prenaient plaisir à "causer". Mais c'est au photographe qu'elles sourient et sitôt passé son chemin, le labeur reprend : le dos plié en deux, les mains dans le froid de l'eau, puis dans l'eau chauffée de la lessiveuse (on parle d'aiguilles dans les mains), le poids du linge mouillé, le chemin de retour jusqu'à la maison. Jour de lessive était aussi jour de grand peine.

LES PUIITS

Le puits, contrairement à la fontaine, impose un travail de creusement jusqu'à la nappe afin de permettre le puisage de l'eau.

À Saint-Just, les plus nombreux sont de plan carré avec un toit à une pente couvert de palis. L'égout est droit.



Un second plan au sol présente une forme en fer à cheval. Le couverture est en palis et l'égout est arrondi épousant le plan au sol. Les Noës. En façade, rien ne distingue celui-ci du premier.

Enfin, une dernière catégorie présente une élévation en arc brisé. Ce style a, semble-t-il, émergé dans l'entre-deux-guerres.



Le couverture est en encorbellement. Les pierres sont montées les unes sur les autres avec un léger décalage à chaque assise jusqu'à se rejoindre et fermer le passage.

En tout, on compte plus de 80 puits construits presque tous entre le XIXème siècle et la Seconde Guerre mondiale. Si le bourg a connu l'adduction d'eau en 1963, les villages ont continué de se fournir en eau potable grâce aux puits. L'arrivée des pompes et de l'électricité a amené l'eau courante dans les maisons.

Les puits semblent faire défaut à la Gréhandais, à Quily ou à la Basse Lande. Des sources devaient pallier cet état de fait.

■ La Forgerais : parfois deux, parfois un seul, le repose seau est l'élément indispensable d'un beau et bon puits.



D'autres villages en possèdent plusieurs, sept à Bénihel, six à la Forgerais.

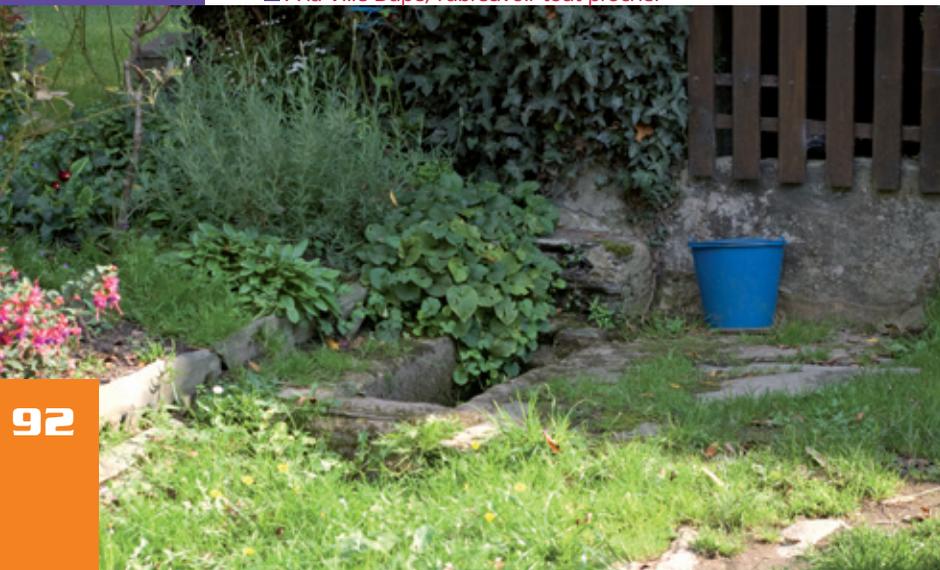
Certains villages n'ont qu'un puits. Et bien que situé sur un terrain privé, son utilisation fait presque toujours l'objet d'un droit de puisage.



À l'origine, on remonte le seau à bras, et la corde use la pierre de margelle. Bourg. Souvent c'est avec l'aide du treuil, travoui ou travouillet, que remonte le seau. Quelquefois, une pompe à main vient faciliter le puisage et rendre les abords moins dangereux.

Les niches à vierge sont assez rares dans les puits. Notons celle de Parsac, très soignée. Mais la Vierge manque.

■ A la Ville Dapé, l'abreuvoir tout proche.



■ D'autres niches servent à la conservation du beurre.



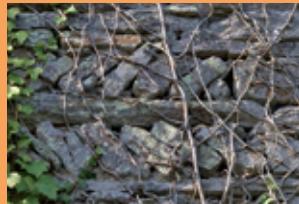
À Parsac, le puits est caché, et bien caché, sous un monument à la mémoire de l'abbé Racapé, prêtre réfractaire.



LES CURIOSITÉS

Ce chapitre est celui des choses inexplicables, des mythes et des croyances.

Dans le mur de l'ancien manoir d'Allérac se trouvent des os. Il s'agirait d'os de bœufs plantés là pour retenir les sarments de vigne.



Certains bâtiments possèdent un appareillage en arête de poisson dit opus spicatum : pierres savamment rangées, bonheur sur la maisonnée.

À Quily, au Vieux Bourg, au Val Hamon ou sur le mur gouttereau de l'église, nul ne connaît la raison véritable de l'agencement de ces pierres.



D'autres encore présentent un triangle sur le mur gouttereau*, bien en

évidence. Certains disent qu'il annonce la présence d'un étalon, d'autres y associent l'éloignement des mauvais esprits.



Tout aussi mystérieuses pierres à galette : là dans la base d'une élévation, à la Hougrais.



■ La Hougrais.



■ Le Chêne.

Et que dire de ce belion qu'un homme a fiché là pour une raison inconnue : oubliée par le maçon, trop lourde pour la placer dans le mur, petit menhir trouvé sur place, conjuration du mauvais oeil...Nul ne sait !!!



LES CROIX

Pour les croix comme pour les fours ou les puits, chaque époque est témoin d'un style, d'un modèle en usage plutôt qu'un autre. Mais comme jamais, les sculpteurs ont souvent puisé dans les styles plus anciens pour donner du caractère à leur œuvre. C'est toute l'ambiguïté des croix anciennes que l'on cherche désespérément à dater et à replacer dans leur époque. Mais c'est chose vaine, sans témoin de l'histoire, elles restent muettes.

La croix d'Allerac est érigée en souvenir de Paul Boulay, exécuté en 1794 par des chouans qui l'accusaient d'avoir tué un des leurs d'un coup de feu dans le dos. Mais la sépulture se trouve-t-elle là comme on le prétend ?

Au Vieux-Bourg, deux croix, l'une d'aspect fort ancien a fait l'objet de travaux pour la remettre à la verticale, la seconde, avec son bois peint en bleu et son christ en fonte mériterait, elle aussi, d'être renouvelée. Elle suit le modèle de celle de Bosné décrite plus bas. Le socle, configurant un autel, est particulièrement soigné.





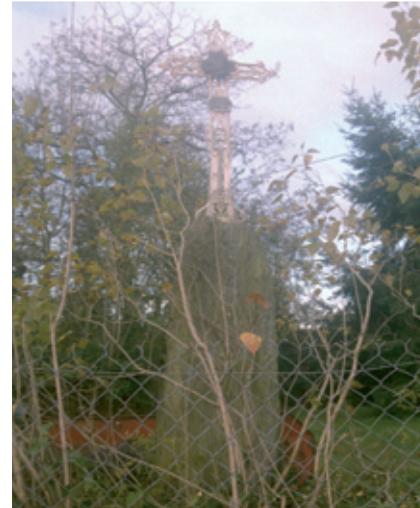
La croix de Bosné est située au carrefour qui joint les villages de Camas et de la Forgerais. Le fut et les branches en bois sont chanfreinées. Quatre contrefiches contreventent* l'ensemble qui se rapporte à l'idée du carré, symbole de la Terre par opposition au Ciel. Une croix au Vieux-Bourg suit le même schéma assez répandu en pays de Vilaine. La croix actuelle est entièrement neuve. L'assemblage de la croisée n'était pas identique sur la croix plus ancienne. La niche à vierge était placée à la base du fut, aujourd'hui elle se trouve en son milieu. Les proportions ont été allongées.

En Bretagne, beaucoup de croix sont en lien direct avec un menhir, tel le célèbre menhir de Saint-Uzec en Pleumeur-Bodou. Au lieu-dit Bel-Air,

un mégalithe fait office de support pour une croix en fonte qui fut scellée à cette pierre à la demande des époux Baudu en 1875.

Un des croix les plus célèbres de Saint-Just se trouve à Parsac. Il s'agit du monument élevé en 1934 à la Mémoire de l'abbé Racapé, prêtre réfractaire. Vicaire à Brain, la période de la Terreur ne l'inspirait guère et il préféra fuir à Saint-Just, son pays natal, pour s'y cacher. Probablement dénoncé, les Bleus l'ont fait prisonnier et ramené à Rennes pour y être jugé. Il fut guillotiné le 1er novembre 1793.

■ Croix de Bel Air.



L'ARCHITECTURE NOBLE



Les manoirs sont d'anciennes exploitations agricoles de terres nobles sur lesquelles se trouve un bâtiment pour le seigneur et les siens. Aujourd'hui le manoir est défini par le seul bâtiment.

Le château d'Allerac, construit au XIX^{ème} siècle, remplace un manoir aux larges dimensions révélées par le cadastre napoléonien. Il reste quelques murs ainsi que la métairie et la chapelle édifiée au XVII^{ème} siècle. Ces bâtiments, à eux seuls, attestent de l'ascendant et de la position de la seigneurie mentionnée dès le IX^{ème} siècle dans le cartulaire de Redon. La terminaison en -ac pourrait signifier un lien avec l'époque antique, une villa ou une colonie.

■ Ancienne métairie du manoir du Val.

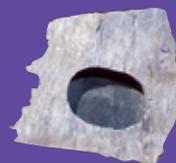
Le château du Val, inscrit sur la liste supplémentaire des Monuments Historiques, est l'œuvre d'Henri Mellet, architecte rennais, connu pour son style néogothique.

Puisant dans l'imaginaire médiéval, il offre à cet édifice des fenêtres avec meneaux* et croisillons ainsi que des décors à accolades et choux frisés.



L'ensemble comprend d'importantes dépendances comme un chenil, une sellerie, une laverie ou des garages.





La Vallée est un manoir du XVI^{ème} siècle ceint par des bâtiments d'exploitation et un très beau porche d'entrée avec porte charretière et piétonnière. La salle seigneuriale détient une cheminée monumentale de style médiéval qui porte la date de 1565.



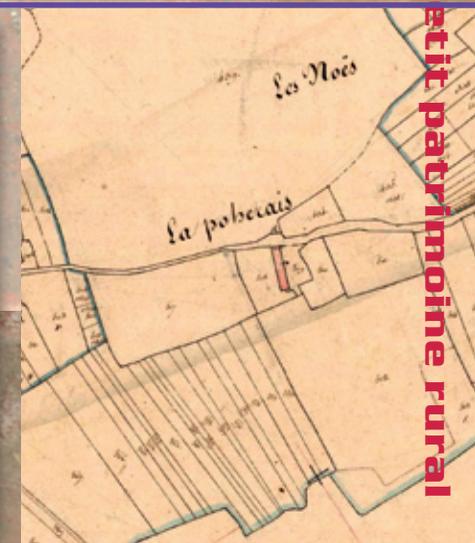
■ Plafond à quenouilles.



L'esprit de la Renaissance se déploie sur cette ouverture à fronton cintré. Mis en péril pendant plusieurs années, l'édifice recouvre peu à peu sa splendeur seigneuriale.

Le manoir de la Rohulais dont il manque la moitié du logis, conserve quelques éléments très intéressants comme une cheminée monumentale, des ouvertures décorées, un escalier en vis, des sols de terre cuite ou un plafond à quenouilles.

Aux seigneuries énoncées dans l'ouvrage de Paul Banéat, il serait possible d'en ajouter quelques autres révélées par le cadastre napoléonien : le Grand Clairot, la Pohérais et le Feuillé.



LEXIQUE

Bâcle barre de bois ou de fer placée horizontalement pour bloquer une ouverture.

Bourdonnière trou pour le pivot.

Chapelle prohibitive petite chapelle privée au sein d'un édifice religieux.

Chardonnet axe en bois permettant le pivotement de la porte.

Claveau élément formant un arc ou une plate-bande.

Congé adoucissement du chanfrein jusqu'à le faire disparaître.

Contreventer renforcer pour éviter la déformation.

Coussiège banc de pierre aménagé dans l'embrasure d'une fenêtre.

Coussinet élément en surplomb de l'ouverture pour diminuer la portée du couverture (linteau ou arc).

Enfeu niche funéraire dans l'épaisseur d'un mur de chapelle, d'église.

Étage carré niveau habitable entre le rez-de-chaussée et le comble.

Fruit le parement du mur est oblique avec une base plus large.

Jour petite ouverture principalement destinée à l'éclairage.

Meneau élément vertical de maçonnerie divisant une fenêtre en deux parties.

Mur gouttereau désigne le mur où goutte l'eau de pluie qui descend du toit.

Orthostate Pierre posée verticalement.

Paganiste synonyme de païen.

Palâtre pièces de bois couvrant la partie supérieure d'une ouverture.

Parjure violation d'un serment ; ici envers la foi chrétienne.

Penture système de ferronnerie reliant la porte aux gonds.

Réticule lignes qui se croisent et forment un réseau.

BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

- Les propriétaires des édifices photographiés
- Albert poulain, spécialiste de l'habitat traditionnel
- Le Groupement Culturel Breton des Pays de Vilaine
- Le Groupement d'Intérêt Public du Pays de Redon et Vilaine
- Les bénévoles du FAR pour leur recherche
- Madame Nevoux, maire de Saint-Just qui nous a soutenu dans cette démarche
- Matthieu LEGUY-ADOLPHE
(Idélys - création graphique - www.idelys.com)
- Le FAR qui a pris l'initiative de mettre en place ce projet
- Anne Le Meur, travail de recherche, élaboration du texte et la mise en page du recueil
- Les Archives départementales d'Ille-et-Vilaine
- Les services de la Drac Bretagne et le Conseil Général d'Ille-et-Vilaine



